La g@zette

d u V a l b o n n a i s

N° 200 – Août 2024

L*es deux amis* : **Stendhal** et le bon…**Aribert** ?

Dans les trois numéros (N° 31, 140 et 141) de ma gazette que j'ai consacrés à la mystérieuse inscription de la « *pierre de Rochette* » située près du hameau de La Roche, sur la commune de Valbonnais, nous nous sommes attardés sur cette curieuse inscription lapidaire que Jean Oherne, secrétaire de l'Académie delphinale, appelait « l'inscription des Deux Amis ». La quête de l'identité des deux amis a d'ores et déjà fait couler beaucoup d'encre :

- **Jacques-Joseph Champollion et le sieur Aribert** : c'est la thèse de l'ami Alain Faure dans son monumental ouvrage « Champollion le savant déchiffré » paru chez Fayard en 2004 qui écrit : « *" les deux amis " en question ont cru bon d'utiliser pêle-mêle des caractères latins, grecs, anglais et allemands ! (…) il est très douteux que cette inscription facétieuse soit l'œuvre de l'égyptologue, car il n'aurait pas manqué de graver dans la roche des hiéroglyphes ou des lettres arabes. Son frère Jacques Joseph, professeur de grec à la faculté de Grenoble, ferait mieux notre affaire ; l'autre " ami " pourrait être le sieur Aribert, qui avait une propriété à Entraigues et que les archives de la Société pour l'inscription élémentaire désignent comme maître de pension à La Mure (…) son neveu, notaire à Valbonnais, était un autre familier des Champollion* ».

- **Jean-François Champollion et Henri Dupuy-Bordes** : Bernard de La Fayolle dans un article de Mémoire d'Obiou (N° 1) : les frères Champollion et leurs parents du Valbonnais souligne « *cette solide tradition orale qui croît reconnaître la main de Jean-François et son ami Henri Dupuy-Bordes dans une curieuse inscription à la graphie vraiment fantaisiste (tantôt en allemand, tantôt en anglais…) « Ici, deux amis chevauchèrent » que l'on trouve au pied d'une falaise proche du hameau de La Roche où vivaient les oncles de Champollion. Rien ne prouve que Jean-François en soit bien l'auteur, mais au moins est-on presque sûr que cette inscription lui est contemporaine, ce genre de phrase un peu hermétique ayant été rendue à la mode par Stendhal, autres dauphinois célèbre* ».

- **Pierre Macaire Dupuy-Bordes et Jacques-Joseph Champollion** : après avoir repris ma propre interprétation du texte des « 2 amis » dans la g@zette du Valbonnais N° 140, notamment la date de cette rencontre : 8 thermidor An V, soit le 26 juillet 1797, Jean Coste écrit que rien ne prouve l'identité du ou des auteurs de ce texte mais que « *plusieurs indices laissent penser qu'il s'agirait de Pierre Macaire Dupuy Bordes et de Jacques-Joseph Champollion. Un de ces indices est le fait que Dupuy de Bordes est l'auteur d'une deuxième inscription ici, au bas de la Rochette cette fois-ci* ». Dans le tome 1 de l'ouvrage collectif « Entraigues entretiens le long des chemins » paru en 2022 (Jean Coste, Claire et Simon Estrangin), l'ami Jean, passionné de l'histoire de son village, écrit : « *Pierre Macaire est né le 29 juin 1777 à Grenoble, de Henri-Sébastien Dupuy de Bordes (né en 1746), professeur de*

mathématiques et d'Antoinette Bernard, fille d'un bourgeois d'Entraigues, mariés en 1771 (…) Les séjours des Dupuy-Bordes, Henri-Sébastien et Pierre Maccaire , doivent donc être assez fréquents ».

- **Jacques-Joseph ou Jean-François Champollion et Henry Sébastien Dupuy de Bordes**
  Selon René Reymond, auteur en 1987 de Enigmes curiosités singularités… confirme s'il en été besoin que Henry-Sébastien Dupuy de Bordes « *qui épousa en 1771 Marguerite Bernard, d'Entraigues, fut à Valence le professeur de mathématiques de Napoléon Bonaparte …* »

Mais l'école d'artillerie de Valence est transférée à Grenoble. Henri-Sébastien Dupuy-Bordes est alors professeur de mathématiques à l'école centrale où il a un certain Henri Beyle (Stendhal) comme élève (1796 – 1799), assurant la préparation de candidats à l'école polytechnique de Paris, à l'instar de son propre fils Pierre Macaire.

Mais revenons aux deux premières lignes de notre inscription lapidaire :

HIER OVT

TWO FREUNDE AUSRITTEN

Ici 8 thermidor An V deux amis chevauchèrent

La suite serait délectable, avec une troisième ligne en grec, une quatrième où l'on démasque un T sous X et une dernière où la mousse a caché le nom de deux amis de la mythologie

T sous X

grecque : en effet, Marcelle Péry, dans son ouvrage « A l'ombre de la montagne, mon père » écrit : « *mon père dans les lettres à demi effacées lisait aussi " Oreste et Pylade ", je n'en suis plus très sûre mais mon père voyait de la Mythologie partout* ».

La date de la rencontre des deux amis serait celle du 8 thermidor An V (26 juillet 1797) : **OVT** (**O** octidi, le 8e jour de la décade, **V** l'an V et **T** Thermidor, le mois du calendrier républicain). Je n'ignore pas que VT est aussi l'abréviation de Ventôse : la date du 8 ventôse An V (26 février 1797) est peu probable, car elle se situe en plein hiver valbonnetin.

Comme nous l'avons vu, cette date du 8 thermidor An V (26 juillet 1797) est au cœur d'un séjour à La Roche de Jacques Joseph Champollion, professeur de grec, entre le 21 messidor An V (10 juillet 1797) et le 28 thermidor An V (17 août 1797). Il nous faut pourtant pour la crédibilité de notre enquête, fermer la porte à une autre hypothèse, celle de la rencontre pendant les vacances scolaires de deux camarades de l'école centrale à Grenoble.

<u>L'ami Henri Beyle, alias Stendhal</u>**.**

Dans le N° 140 de ma gazette, je soulignais la graphie fantaisiste et hermétique de la curieuse « pierre de la Rochette » rappelant parfois celle d'un certain Henri Beyle, plus connu sous le pseudonyme de Stendhal, auteur des romans Le Rouge et le Noir et La Chartreuse de Parme.

Dans son « Stendhal intime » Robert Soupault dépeint le style sec d'Henri Beyle (1783 – 1872) qui, plus d'une fois, tourne à l'obscur, à l'hermétisme et jette souvent le lecteur dans la perplexité : « *certaines phrases ou segments de phrases sont rédigés en un piètre anglais, en un mauvais italien, parfois les deux à la fois. Expressions à double entente, allusions personnelles, sous-entendus, locutions allobroges, néologismes compliquent encore la tâche* ». L'écrivain dauphinois semble avoir fait des émules sur les bords de la voie romaine

de la Rochette : un ancien camarade de l'école centrale de Grenoble qu'il a fréquenté entre 1796 et 1799 ? Et si le jeune Henri Beyle, enfant précoce, doué d'une intelligence inouïe, d'une sensibilité et d'une sensualité exacerbée, était venu, lui-même, goûter aux délices des ombrages de La Rochette avec le *grand béal* et sa cascade qui fera le ravissement du jeune Jean François Champollion ? En mentionnant Louis Crozet, un des ses amis les plus intimes et les plus fidèles, n'a-t-il pas dénoncé l'égoïsme étroit d'une petite et jalouse bourgeoisie d'un bourg de la montagne de notre pays (La Mure, Corps ou le Bourg d'Oisans), épargnant donc nos deux pépites de l'époque : Entraigues et Valbonnais.

Ce littérateur de génie est peut-être le produit de résilience de 2 évènements traumatisants qui ont marqué les premières années de sa vie : le petit Henri a 7 ans quand sa très chère mère meurt, l'abandonnant à un vilain entourage familial. Une affreuse solitude, où bientôt la mort de son meilleur camarade Lambert, tombé d'un arbre, fera de lui un écorché vif dans un corps obèse, abhorrant avec férocité la religion et la monarchie.

Comment un génie des Belles Lettres peut-il tomber dans un amour excessif pour les Mathématiques ? Stendhal n'a jamais cessé de nous parler dans ses écrits autobiographiques de son goût immodérés pour les maths, la bouée de sauvetage d'une enfance meurtrie. « *De 1796 à 1799* **[ses 3 années à l'école centrale]**, *je n'ai fait attention qu'à ce qui pouvait me donner les moyens de quitter Grenoble* **[et son père]**, *c'est-à-dire aux Mathématiques* ». L'initiation du jeune Henri en cette matière s'est faite avec divers maîtres, et il ne pouvait pas souffrir Dupuy de Bordes, ce bourgeois à la tête étroite, « *qui n'a pas l'ombre de l'ombre d'un talent* ». Insatisfait, quand il eût « *le premier prix de belles-lettres avec acclamation (…) un accessit ou un second prix aux mathématiques* ». M. Dupuy « *appelait tous les jours au tableau »* les nobles, « *le bon Aribert qu'il protégeait* » (…) « *et moi le plus rarement qu'il pouvait* ». **[Vie d'Henri Brulard]**

Son camarade Aribert eût lui aussi un deuxième prix de mathématiques. Mais à la fin de l'année scolaire 1798-1799, Henri Beyle triomphe seul en décrochant son premier grand prix à l'école centrale, sur huit ou neuf jeunes gens, plus âgés et plus protégés que lui. Stendhal reprocha même à M. Dupuy de Bordes de l'avoir dispensé d'un grand oral de septembre. L'ancien professeur du lieutenant Bonaparte avait mieux à faire, ses vendanges à Noyarey.

Mais qui était le « Bon Aribert » ?

Le bon Aribert, camarade de classe d'Henri Beyle, à l'école centrale.

Il y avait trois Aribert à l'école centrale de Grenoble, trois camarades de classe de Stendhal, plus précisément du jeune Henri Beyle. En Matheysine et Beaumont, la famille Aribert était devenue si nombreuse, que, pour en distinguer les rameaux, on leur avait accolé des surnoms : Préneuf, Pecheton, de la Garde, de la Croix, Desjardins, Dufresne…

François Victor ARIBERT (1775 – 1842)

Son père était un Aribert la Croix. Il est né le 14/02/1775 à Saint Pierre de Méaroz. Il est le condisciple de Stendhal à l'école centrale de Grenoble (inscrit N° 218 sur liste An VII, à partir du 22/09/1798, de Corps). Négociant et adjoint au maire de Voiron, il y décède le 6 septembre 1842, à l'âge de 67 ans. Ce n'est pas le bon Aribert.

Louis Henri Victor ARIBERT DUFRESNE (1783- 1876)

Son père était un Aribert Dufresne, natif de Saint Pierre de Méaroz, marié avec une bourgeoise de La Mure. Il est né le 5/10/1783 à La Mure. Il est le camarade de Stendhal à l'école centrale de Grenoble (inscrit N° 150 sur la liste An VII, à partir du 22/09/1798, de La Mure). Il sera Directeur des contributions indirectes, adjoint au maire de Fréjus où il décède le 13/09/1876 à l'âge de 96 ans. Ce n'est pas le bon Aribert.

Jacques Jean Antoine ARIBERT (1776 – 1842)

Il est né le 3/08/1776 à **Valbonnais.** Son père était Jean Baptiste Aribert Picheton (1737 – 1790), notaire à Valbonnais de 1764 à 1790, marié le 7/01/1774 avec Elisabeth Françoise Poncet (1753 – 1781), décédée à l'âge de 28 ans. Le jeune Jacques Jean Antoine est donc orphelin à l'âge de 13 ans et 4 mois (il avait perdu déjà sa mère à l'âge de 5 ans et 7 mois) et sera élevé par son oncle François Aribert Préneuf (1749 – 1810), notaire à La Mure de 1777 à 1810 dans la maison de l'horloge. Sans postérité, ce dernier institua pour héritier son neveu, lui céda son étude avant de s'en aller à Grenoble.

Nous avons vu que Jacques Jean Antoine, camarade du jeune Henri Beyle, remporta à l'école centrale de Grenoble, **le deuxième prix de Mathématiques**. Stendhal fera allusion dans la

Vie d'Henry Brulard, au bon Aribert, rappelant « *sa faiblesse devant la vie et sa bonne foi* ». L'ami Aribert fut inscrit à la promotion An VII de l'institut polytechnique.

Thomas Beaume, dans l'étude généalogique qu'il consacre à Jacques Jean Antoine Aribert précise dans ses notes : Il fut conseiller municipal de Grenoble et administrateur de l'hospice sous la monarchie de Juillet. Grâce à plusieurs héritages du coté de sa femme **[Pauline Suzanne Eléonore Fugier (1798 – 1847), qu'il épouse le 7/11/1814 à Grenoble**], il acquit des biens à Jarrie, Brié et Vaulnaveys, puis des maisons à Grenoble. Il acheta le 4/07/1818 l'hôtel de Belmont, rue quai Créquy, qu'il garda jusqu'à sa mort. « Là, on rapporte qu'on exécutait des quatuors. Il aimait la société et recevait fort bien, avec la simplicité qui faisait un des charmes du monde de ce temps là ». **[La fantaisie dans les actes est un éternel printemps, la fantaisie de la langue ou de la plume aussi.]**

« De charmantes jeunes femmes dansaient et s'amusaient avec entrain. Que d'aimables figures évoquées en ce moment par ma mémoire se reportent vers les beaux salons de Monsieur ARIBERT. Le dimanche, c'était le jour des réceptions avec Mme FUGIER, sa belle-mère ; plusieurs grandes pièces en enfilade mettaient à l'aise une société nombreuse. On y montait même plusieurs spectacles, Monsieur ARIBERT était alto. En juillet 1830, l'hôtel devint le centre d'une réunion nombreuse, dans le grand salon qui donnait quatre fenêtres : une jeune fille de 15 ans s'élança alors vers le piano pour jouer la Marseillaise. Le chant fut repris par tous les parents Aribert présents puis ensuite par tous les curieux attirés par le bruit sur les quais ».

Les 2 amis de la pierre de Rochette : Henri Beyle (Stendhal) et Jacques Jean Antoine Aribert